

Pour l'amour de Valentine

Fabien Gaffez est le premier directeur général et artistique du Plaza Centre Cinéma. Découvrons ici son parcours avant de lui laisser la plume pour esquisser l'esprit pop culture de son projet.

ÉLISABETH CHARDON

Le 1^{er} septembre, Fabien Gaffez est devenu le premier directeur du Plaza nouveau. Moins d'un an auparavant, à Paris, dans une salle du Forum des images, qu'il dirigeait depuis 2016, il analysait, une heure durant, *L'Étudiante*, comédie romantique de Claude Pinoteau où Valentine (Sophie Marceau), plongée dans sa préparation à l'agrégation, rencontre Ned (Vincent Lindon), musicien noctambule. De ce film pas très bien reçu par la critique à sa sortie en 1988, il parlait en citant Emmanuel Levinas et Roland Barthes et en dévoilant un peu de lui-même.

En ce 1^{er} novembre 2024, Fabien Gaffez concluait en notant que le parcours de *L'Étudiante* deviendrait en partie le sien : « J'ai connu ces lieux, j'ai lu ces livres, j'ai partagé ces mêmes angoisses et je ne sais plus aujourd'hui, pour vous dire la vérité, si j'ai fait tout ça par amour pour Valentine, ou si la vie que j'ai alors choisie me rappelait que j'avais un jour été amoureux d'elle. »

Et de poursuivre : « Je ne sais pas qui détient le pouvoir de détermination de mon parcours, ma conscience propre ou son influence sur moi. Mais je pense que, comme avec tous les films, et avec les comédies romantiques en particulier, c'est un dialogue qui s'est noué, qui nous a tous deux brisés et recomposés avec les miettes de l'autre. C'est ce qui fait que je suis un éternel étudiant et que je lui dois beaucoup. »

En 1988, Fabien Gaffez avait 12 ans. Il grandissait à Saint-Ouen, un village de ce coin de Picardie où s'effondrait alors l'empire de la Société Saint Frères, industrie textile paternaliste emblématique du XIX^e siècle. Il pratiquait le judo – jusqu'à en devenir ceinture noire – et le football, une combinaison qu'il considère avec le recul comme une bonne école de vie pour savoir travailler avec la force de l'autre et apprendre à collaborer. Pourtant, stimulé par un enseignant, il préférera bientôt les livres et la philosophie. Après deux années préparatoires à Amiens (hypokhâgne et khâgne) et une au Lycée Lakanal de Sceaux, il ira étudier à la Sorbonne, dans les décors de *L'Étudiante* donc. Il y fera une rencontre dont il dit qu'elle bouleversera jusqu'à son écriture, celle de Jean-Louis Chrétien, avec qui il plongera dans la patristique et la phénoménologie, dans saint Augustin et dans Kierkegaard. Son mémoire de maîtrise portera sur la question de finitude chez le philosophe danois.

À la fin de *L'Étudiante*, on ne sait pas si Valentine réussit son agrégation. Cette inconnue a-t-elle pesé dans le parcours de Fabien Gaffez ? En tout cas, le concours fut pour lui un échec. Quand il nous raconte son itinéraire, il s'arrête sur ce moment déterminant. « Ce fut pour moi un moment de doute », nous explique-t-il. Sans du tout, ce jour-là, évoquer le film de Claude Pinoteau. Et de rebondir dans son récit : « Le cinéma ne m'avait jamais quitté ». L'ordre des mots est d'importance.

Cette relation, Fabien Gaffez la fait remonter à ce jour de vacances où son père a emmené son petit garçon, de 7 ans seule-

ment, voir *Le Bon, la brute et le truand*, mais aussi à des années de télévision et de cassettes VHS. Au début des années 1990, une association rouvre l'ancienne salle de Saint-Ouen, le Vox : « Il y avait un film par semaine et je les voyais tous : *Impitoyable*, *Les Visiteurs*, *Les Affranchis*, *JFK*, *Danse avec les loups*... ». Et de citer encore des films vus dans les cinémas d'Amiens : « *Dead Man*, les films d'Abel Ferrara, et ceux des deux David, Lynch et Cronenberg ». Ces programmes éclectiques s'enrichiront des intégrales que Fabien Gaffez dévore dans les salles du Quartier latin. Oui dévore, aux dépens parfois de son budget alimentation.

Il avale ainsi les frères Coen, Coppola, Fellini, Pasolini, Powell et Pressburger, Kitano ou encore Tim Burton. Selon lui, sa « structuration cinéophile » doit aussi beaucoup au « triumvirat Truffaut, Hitchcock, Welles ». Et de préciser : « Le premier parce qu'il m'a fait comprendre comment on pouvait construire et préméditer une œuvre sur le long terme, le deuxième pour les puissances de la mise en scène et le troisième pour l'inventivité artistique en toutes circonstances. »

Le cinéma va donc balayer les doutes de l'étudiant, qui s'inscrit en études cinématographiques, en parallèle de la philosophie. Il analysera *Edward aux mains d'argent*, « grand film du toucher », un sens dont la présence au cinéma l'enthousiasme au point qu'il envisage d'en faire son sujet de thèse.

Pourtant, même si l'académie le retient encore – de 2004 à 2012, il enseigne l'histoire et l'esthétique du cinéma à l'Université de Picardie –, Fabien Gaffez va être happé par d'autres manières d'aborder le 7^e art. Dès 2003, il écrit pour la revue *Positif*, notamment l'article « Clint Eastwood, le monde dans les yeux », représentatif des études actorales, courant qui se développe depuis la fin du XX^e siècle et qui voit naître en France le Groupe de réflexion sur l'acteur de cinéma (GRAC) dont il est l'un des cofondateurs. Quelques années plus tard, son ouvrage *Johnny Depp, le singe et la statue* (éditions Scope, 2010) témoigne aussi de cet intérêt pour les problématiques du corps et de l'expressivité. Le jeu des actrices et des acteurs, leur présence à l'écran, étaient jusque-là dédaignés par la critique sérieuse, par trop confondus, amalgamés avec leur image publique, people. Fabien Gaffez a également publié des livres sur Emmanuelle Béart et sur Orson Welles (éditions Nouveau Monde, 2005 et 2008), une diversité révélatrice d'une curiosité tous azimuts.

En 2004, il commence à collaborer au Festival international du film d'Amiens (FIFAM). Il s'occupe du catalogue, coordonne, programme – notamment en 2005 une rétrospective consacrée à la figure originale de l'actrice et réalisatrice Ida Lupino, dix ans après sa mort. Et il devient bientôt le directeur artistique (2011-2016). « J'ai conduit le festival vers plus de pop culture et une cinéphilie plus grand public. » Et de citer les hommages à Joe Dante et John Landis. Précisons toutefois que le FIFAM a aussi mis à l'honneur, durant ses années de direction, des cinéastes documentaires comme Raoul Peck ou Volker Koepp. Ou encore les premières grandes intégrales consacrées à Claude Sautet, Louis Malle ou Gérard Blain.

De 2009 à 2016, il fait partie des sélectionneurs de la Semaine de la critique à Cannes. C'est pour lui l'occasion de créer des liens avec des cinéastes plus contemporains, comme Rebecca Zlotowski (*Belle épine* en 2010, *Vie privée* en 2025), Jeff Nichols (*Take Shelter* en 2011) ou Julia Ducournau (*Grave* en 2016, *Titane* en 2021, *Alpha* en 2025).

En 2016, il est nommé directeur des programmes du Forum des images, au Forum des Halles, et retrouve donc Paris. Outre ses riches collections, le Forum, c'est surtout trois salles : la plus grande de 440 places, la plus petite de 100 places. L'ancienne vidéothèque de Paris, centrée à sa naissance en 1988 sur la capitale et sa représentation dans

les films, est devenue un lieu de grands cycles aux thématiques plus larges. Parmi ceux qu'il a proposés, Fabien Gaffez nous cite « Les fantômes du western », où quelques classiques encadraient des films qui sont des relectures ou reprennent les codes du genre, de John Carpenter à Bruno Dumont. Ou encore « Le monde est Stone, l'Amérique en 80 films », avec Oliver Stone en invité d'honneur. « Dans la tête de Paul Schrader » déclinait les films que ce géant trop méconnu, nourri de questionnements calvinistes autant que de cinéphilie, a réalisés (*American Gigolo*, *Sur le chemin de la rédemption*...), ceux qu'il a scénarisés (*Taxi Driver* et autres Scorsese, *Obsession* de Brian de Palma...) et ceux qui l'ont inspiré (Bresson, Bergman...).

Fabien Gaffez ne voit pas la programmation de lieux comme le Forum des images, ou le Plaza, comme une simple succession de films. Ce qu'il a expérimenté en 2023 autour de la figure et de l'œuvre de l'écrivain Yukio Mishima, également scénariste, réalisateur et même acteur, lui paraît exemplaire. Le cycle, sous-titré « Un portrait subversif de notre époque ? », incluait la bande dessinée et le jeu vidéo, des rencontres, des conférences et une exposition. Il évoquait le Japon, défait par la guerre et la bombe atomique quand Mishima avait 20 ans, les « corps de Mishima » (récits de soi, érotisme macabre...), questionnait le positionnement politique et la subversion de cet auteur complexe et controversé.

Toute une série de festivals se tiennent, au moins partiellement, au Forum des images, comme ce sera le cas au Plaza. Fabien Gaffez y a lui-même lancé Un drôle de festival, consacré à l'humour, et Bédérama, deux rendez-vous qui croisent également le cinéma avec d'autres formes culturelles.

« La programmation d'un lieu comme le Plaza, ce doit être un acte collectif, pas l'expression d'une cinéphilie personnelle », nous dit-il lors de notre rencontre. Ce qu'on peut bien sûr entendre comme une volonté de rassurer sur son envie de collaborer avec l'équipe du Plaza Centre Cinéma et le conseil de la Fondation Plaza. Mais on pense aussi à cette carte blanche donnée en 2021 à Christophe Honoré au Forum des images. Un abécédaire (A comme amour, B comme Bretagne, C comme critique...) était décliné en une centaine de rendez-vous autour des films du cinéaste et dramaturge mais aussi de ses choix, avec là aussi des rencontres, des cours... encadrant les séances.

À l'automne 2024, un ami signale à Fabien Gaffez l'offre d'emploi pour la direction générale et artistique du Plaza Centre Cinéma. « J'avais l'impression de lire mon portrait en regardant le profil recherché. Et je pouvais commencer un nouveau cycle de ma vie à Genève, avec des outils que je n'avais pas au Forum des images, en particulier une salle immersive. Je me suis dit que je pouvais être la personne pour ce lieu. »

Il s'enthousiasme tant que lorsqu'on demande aux candidats retenus pour le dernier tour un projet d'au moins 24 pages, il en rend 82. Il illustre notamment ses propos en utilisant Merian C. Cooper, un des pères du *King Kong* de 1933. La rétrospective qu'il lui a consacrée à Amiens en 2014 a donné lieu à la première biographie en français du cinéaste, *Faites-le plus grand !*, signée Jean-Christophe Fouquet, et éditée dans la collection « Mémoire vivante » que Fabien Gaffez dirigeait. « La première fois que je suis venu au Plaza, l'enseigne de l'artiste Christian Robert-Tissot était une référence à King Kong. » Même si la phrase « Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? King Kong ? » était en fait tirée de *Jurassic Park*, impossible de ne pas y voir un signe, d'autant plus quand on sait que, lors de la sortie du *remake* de 1976, avec Jessica Lange, un singe géant dominait le carrefour, posé sur la marquise du Plaza.

Into the Plaza-Verse*

FABIEN GAFFEZ

Ces photos de Mathilde Agius sont prises à travers le miroir de la pop culture. En bonne compagnie des fantômes du Plaza et à l'écoute de ses ruines irrésolues. On y voit ce qu'un regard peut reconstruire. On y voit comment l'avenir tend la main au passé, pour le sauver des incendies du temps et des marais de l'oubli. On y entend l'appel au secours d'une salle mythique, sauvée des eaux du rétrécissement culturel. Finalement, comme dans *Présence* de Steven Soderbergh, c'est le point de vue du fantôme qu'adopte Mathilde Agius. Ses photos invitent à la plus festive des réconciliations.

La pop culture est l'âme majeure de notre époque, et la vie secrète des époques qui nous ont précédés. La pop culture est mal comprise, si mal qu'elle devient parfois l'objet du mépris d'élites délitées, qu'elle se résorbe et se sclérose dans des marchandises codifiées. Pourtant, elle est ce qui unit les générations au gré de leur vie quotidienne et de leur routine imaginaire. Elle est le spectacle intérieur qui anime et soutient chacun-e d'entre nous.

La pop culture est le langage d'une civilisation, tel que les habitant-es du futur et les peuples de l'infini le décoderont. Des lieux comme le Plaza ont la responsabilité de constituer ce langage, de le provoquer, et de mettre en jeu les capsules temporelles de notre époque. La ligne de crête entre l'élitisme autarcique et la culture de masse marchande est fine : c'est pourtant le fil sur lequel s'avance funambule la pop culture authentique.



Toutes les images sont des fantômes en quête de réincarnation. Programmer un lieu comme le Plaza, c'est traverser le pont de Nosferatu pour aller à la rencontre de ces fantômes. Ceux des films. Ceux des gens. Ceux de la ville.

On peut voir sur ce panneau les semaines à venir : les grandes rétros, les festivals, les soirées culte, les reconfigurations esthétiques, les gais savoirs, les divertissements *vintage*, les tapis rouges de plaisir, les virées temporelles, les échappées vidéoludiques, les immersions numériques, les karaokés métaphysiques, de nouvelles manières de raconter de vieilles histoires du cinéma.

Le Plaza sera la salle de chacun-e et la maison de toutes et tous.

*Référence aux films *Spider-Man: Into the Spider-Verse* (2018) et *Spider-Man: Across the Spider Verse* (2023), qui ont ouvert un nouvel âge de la pop culture (le terme *verse* étant la contraction de *multiverse*, soit le « multivers » en français, qui désigne un ensemble fini ou infini d'univers). FG



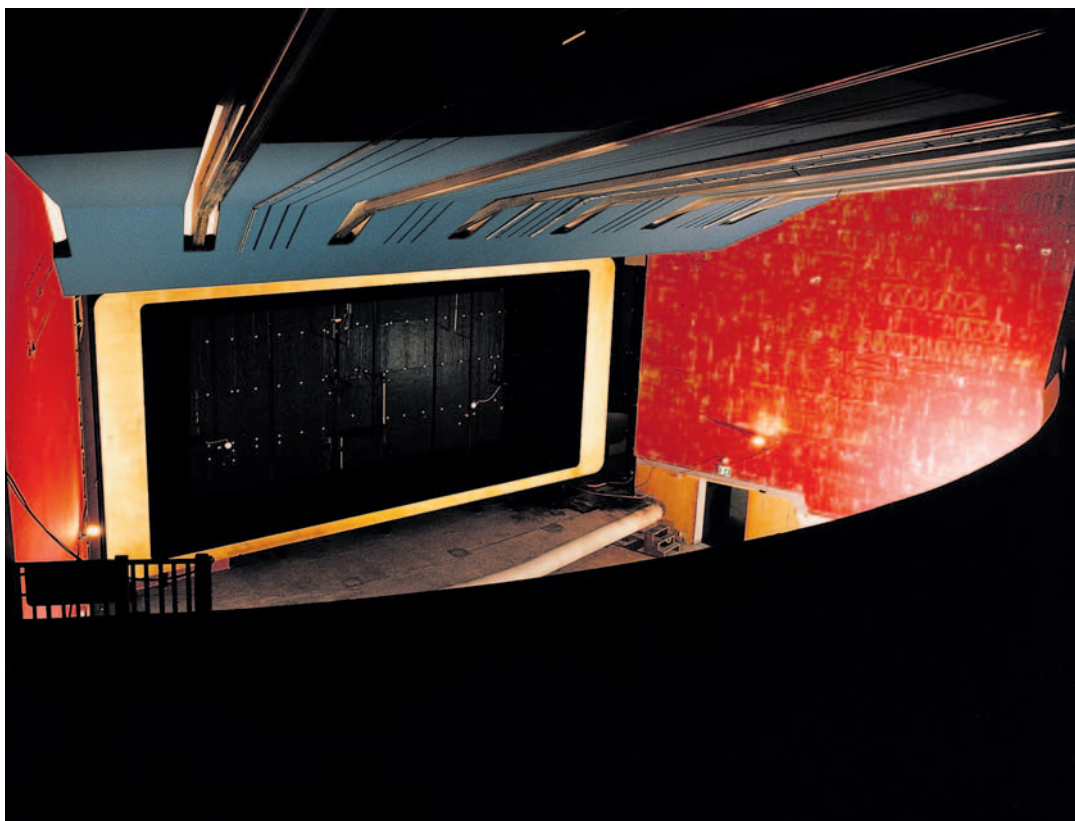
L'architecture dicte les songes de ce qui a été. Elle trace des parcours dans les palais de la mémoire. Elle invite à s'enfoncer dans la nuit. Les lignes, les matières, les volumes forment l'espace de l'instant : celui dont la pointe touche l'éternité qu'on veut bien se fabriquer. La pop culture est cette langue que nous parlons toutes et tous, que nous parlons sans même le savoir. Elle est l'architecture décisive de nos jours.



Chantal Akerman boit un verre avec King Kong, sur une balade de Badalamenti. Alain Tanner remonte le moral et les bretelles de Bruce Wayne, atablés à la Brasserie Europe. Bruce Campbell donne une conférence sur « la couleur rouge chez Moebius », dont Sacha Guitry ne perd pas une miette. Mario poursuit inlassablement Bullit en kart. Un Terminator sapé comme jamais vante ses collages colorés des Godard sixties. Dans la file d'attente, Ridley Scott et Abel Gance jouent à Chifoumi-Napoléon. Ida Lupino prend la pose pour Ugo Bienvenu. Assis sur un sofa du balcon, Maître Yoda enseigne à Guillaume Tell les rudiments de la Force. Greta Garbo croise la princesse Zelda sur le promenoir, sourires d'usage. Zendaya picore le pop-corn de Jean-Claude Dusse. Michael Myers s'affaire en cuisine. Monsieur Hulot et Charlot se toisent sans décrocher un mot, sous le regard amusé/désabusé de Molly Ringwald. Derrière eux, le Conte Zaroff prend la tête d'Antoine Doinel au sujet de sa collection de Barbie. Betty Boop like le post de Jean Eustache sur l'expo Laurent Durieux. The Weeknd, featuring Ennio Morricone, entonne son tube « Welcome to the Plaza », ce qui calme tout le monde. Le spectacle peut commencer.



Le Plaza de A à Z. Sortie de secours de notre civilisation. Refuge de vos rêves pragmatiques et de vos soulèvements politiques. Phare d'un continent perdu dans sa propre nuit. Ici, on pourra voir des films, expérimenter des œuvres, rencontrer des artistes, assister à des spectacles du troisième type. Ici, la Plazacadémie vous accueillera pour mieux comprendre, mieux utiliser et mieux fabriquer les images qui vous entourent. Ici, les artistes seront dans leur maison, pour inventer les souvenirs de demain. Ici, un cinéma-hôtel proposera une sélection de films au chevet desquels vous pourrez dormir. Ici, vous pourrez vivre, de A jusqu'à Z, d'autres vies que la vôtre.



Cet écran sera le point d'orgue d'une expérience plurielle, transmédia et immersive. Une expérience totale, qui augmentera les films et les œuvres. Vous traverserez l'univers de chaque œuvre, ouverte comme un monde à explorer et à re-cartographier, exposée à d'autres champs et d'autres regards. Le cinéma sera reconfiguré par cela-même qui l'inspire et qu'il inspire, à commencer par le jeu vidéo, la bande dessinée ou la création immersive. Dès que vous poserez le pied dans l'un de nos espaces, vous entrerez dans le *Plaza-Verse*. Tout un programme.

PHOTOGRAPHIES MATHILDE AGIUS



La salle vous regarde. Elle n'a jamais disparu. Jamais *vraiment* disparu. Elle vous a entendu-es. Elle vous a attendu-es. Elle a recueilli vos disparu-es. Elle s'impatiente de rencontrer nouveaux et nouvelles venu-es. Elle reste tapie dans l'ombre de la ville. Prête à se lever comme un grand monstre bienveillant. Godzilla de vos joies retrouvées. Kong roi de vos émotions spectaculaires. La salle vous regarde et vous appelle. Elle vous reconnaît. Vous qui passez sans la regarder toujours. Le Plaza renaît de ses cendres, et des cendres de ses momies complexées, et des cendres de nos amours imaginaires, et des cendres du XX^e siècle, et des cendres de ce qui brûle sans jamais se consumer : le désir d'images vivantes, irréversiblement vivantes.



Le nouveau Plaza sera un projet auquel chacun-e pourra contribuer. Poser sa pierre, dresser un mur, dessiner un horizon. De manière très concrète, le public sera invité à programmer le lieu, les artistes à créer en résidence, les programmeurs et programmatrices à imaginer de nouvelles formes. Ouvert sur Genève et sur le monde, ce nouveau lieu, riche de son histoire, inventera le XXI^e siècle. Rien que ça.



Photographie Nicolas Lieber, novembre 2025.

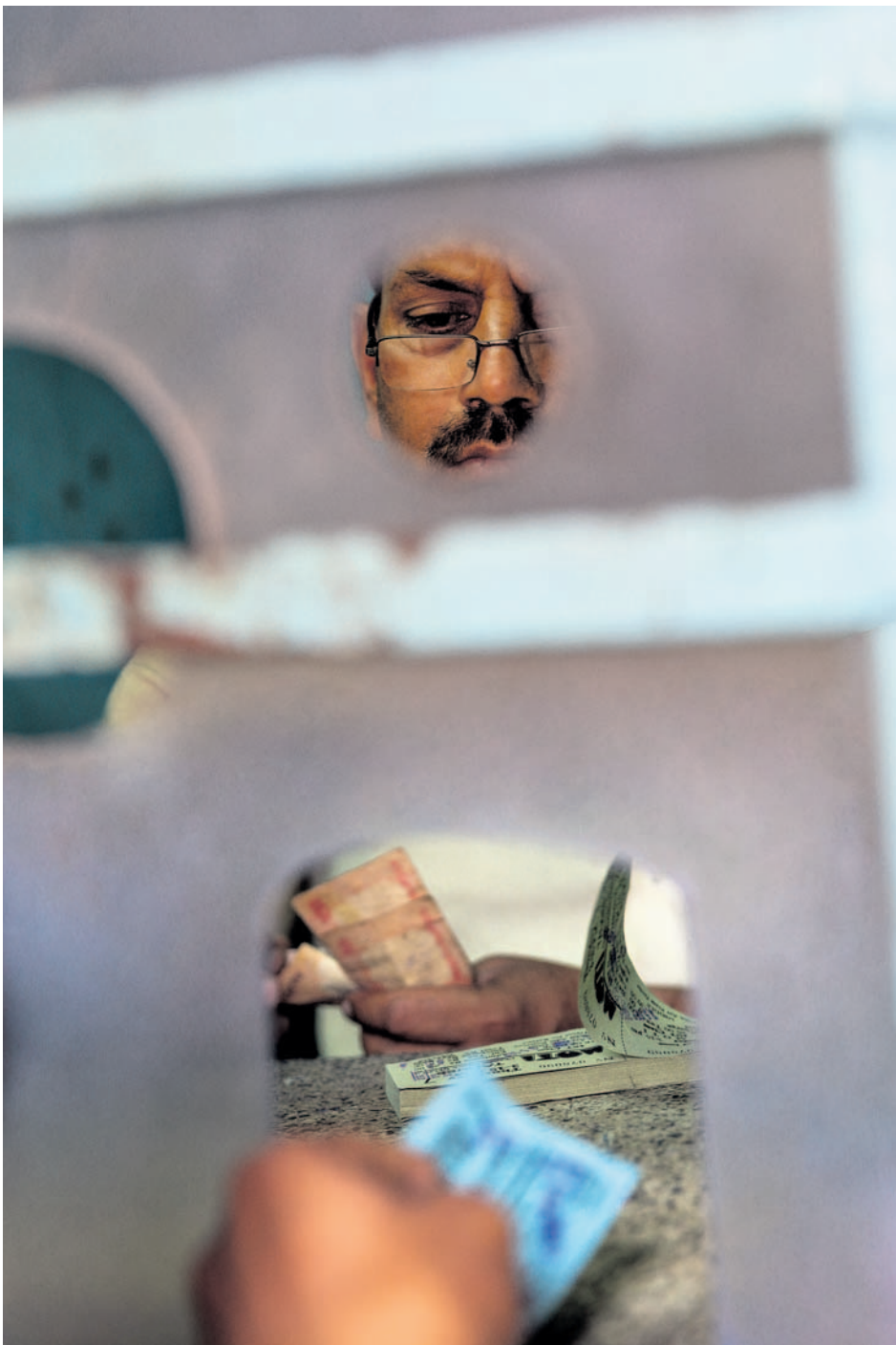
« Pourquoi tu prends des photos ? » lance un Gavroche étatsunien à l'homme qui cadre avec son polaroïd la station où il prend de l'essence. La réponse est minimaliste : « Juste comme ça ». Nous sommes au début d'*Alice dans les villes* (1974). Philip (Rüdiger Vogler), un journaliste allemand qui cherche en vain un sujet de reportage dans l'Amérique où il voyage, photographie pour se retrouver et se relier au monde. *Alice in den Städten* est le premier grand film personnel de Wim Wenders, dont Philip est le double assumé. Lors des tournages, le cinéaste utilisait alors le polaroïd comme carnet de notes. Pour lui, ces images étaient les « ancêtres analogiques » de celles de nos smartphones. Ses réflexions sur l'acte photographique, et même le *selfie*, se poursuivent dans *L'Ami américain* (1977). Gageons que beaucoup lèveront leur smartphone vers ce 16^e épisode de *Contre-plongée*, série d'interventions de Christian Robert-Tissot.



Cinéma Paradise, Gaya (Bihar), photographié en 2017. En activité.

Travelling indien

SIMON EDELSTEIN



Moti, Delhi, photographié en 2012. Fermé.



Super Plaza, Mumbai, photographié en 2014. En activité.



Sri Devi, Hyderabad, photographié en 2012. Fermé.

En 2024, une première exposition de photographies de Simon Edelstein au Plaza était consacrée à la disparition des salles de cinéma dans le monde. Ce deuxième épisode se concentre sur l'Inde, que le photographe et réalisateur a sillonnée en quête de ces monuments du 7^e art en voie de disparition.

Et c'est bien d'un monde en déliquescence dont témoignent les centaines d'images prises au fil des ans – l'exposition en montre environ 80. Mais alors que Simon Edelstein a surtout photographié les façades des cinémas à travers la planète, en Inde on pénètre aussi avec lui dans les salles, fermées, abandonnées ou encore en activité. Les images sont habitées, peuplées de regards, qu'ils soient tournés vers l'objectif ou vers l'écran encore éclairé. C'est sans doute qu'«il y a beaucoup d'amour dans les cinémas en Inde», comme l'a résumé Simon Edelstein lors du vernissage.



Jagat, Delhi, photographié en 2012. Abandonné.



Indian Travellings, 2006-2025
Photographies de Simon Edelstein

Exposition jusqu'au 21 février 2026
dans les couloirs de l'immeuble Mont-Blanc Centre
rue de Chantepoulet 1-3, Genève
leplaza-cinema.ch/actualites

En vente en primeur à Large/Kiosk au 3^e étage :
Elisabeth Christeler et Simon Edelstein
Les cinémas en Inde, un patrimoine exceptionnel
Éditions Jonglez, 2026, 288 pages